

Oublier Picasso ?

Le phénoménal succès public de l'expo « Picasso et les maîtres » au Grand Palais contraste grandement avec la faible postérité, tout au moins affichée, de Picasso auprès du champ de l'art contemporain — « un peintre surestimé », disait récemment Christian Bernard, le directeur du Mamco de Genève. Certes on pourrait atténuer ce contraste, rappeler la présence sous-jacente du Picasso cubiste dès lors qu'il s'agit de redéfinir le corps et le sujet — dans les collages de John Steazaker, dans les toiles analogiques de Vincent Corpet, par exemple. Mais reste que cette présence de Picasso est faible comparée à celle de Marcel Duchamp, autorité sans cesse invoquée et travaillée par les artistes contemporains. Comment penser ce contraste ? D'abord comme un de ces écart divers qui peuvent exister entre le soit-disant « grand public » et les références autres par où le champ de l'art contemporain s'est construit. Mais aussi comme le symptôme d'une amnésie volontaire et créative : pour bien des artistes, à commencer par les peintres, il s'agirait d'oublier Picasso, tant son génie couvre le siècle. Comme à la fin du XVI^e siècle on s'efforça d'oublier l'immense poète Ronsard, comme à la fin du XIX^e il fallut ironiser sur Victor Hugo pour destituer son imposante figure. La mythologie antique nous enseigne que le destin des Géants est de tomber de haut, dans les entrailles de la Terre dont il sont à jamais les forces sous-jacentes, telluriques, volcaniques. Oublier Picasso, ou rompre avec lui : version haute, « La Coupure » que Daniel Buren a installée radicalement en travers du Musée Picasso à Paris vient incarner cet écart artistique, vient rejouer et rééditer la rupture que le géant Picasso avait introduite au sein de la représentation. Car la coupure n'est pas un fait culturel : c'est une question d'esthétique.

Jean-Max Colard